

Des filles à l'intérieur de chaque femme

La société patriarcale aime transformer les femmes en symboles répétitifs. La série, si elle reproduit un modèle à l'identique, implique également le nombre : c'est dans ce collectif que peut surgir un espace de résistance pour les filles. Ce sont les deux axes explorés par l'essai *Les filles en série*¹ de Martine Delvaux, une auteure canadienne qu'axelle a rencontrée.

"Filles-machines, filles-images, filles-spectacles, filles-marchandises, filles-ornements", les filles en série de la première partie du livre de Martine Delvaux, Barbies, mannequins, poupées gonflables, princesses Disney... représentent l'illusion de la perfection, répondent à un désir d'uniformisation, un désir de femme-modèle générique, et sont brandies comme l'étendard d'une féminité idéale. *"Équipes, gangs, groupes, cohortes, troupes, collectifs, communautés"* peuvent également devenir des endroits où, ensemble, les filles fabriquent

"Équipes, gangs, groupes, cohortes, troupes, collectifs, communautés" peuvent également devenir des endroits où, ensemble, les filles fabriquent du subversif."

du subversif. Professeure d'une université québécoise, Martine Delvaux cite de nombreuses références, dont Virginia Woolf, Simone de Beauvoir, la linguiste Marina Yaguello et tant d'autres philosophes et penseurs de notre époque. Son livre se déploie en analyses foisonnantes, réquisitoire à charge, mais aussi outil lanceur d'alerte et de pistes de réflexion.

Quel a été le point de départ du livre ?

"En 2012, il y a eu un mouvement social et populaire suite à des grèves organisées pour protester contre l'augmentation des frais de scolarité. Mon université [*l'UQAM, née en 1968 de la Révolution tranquille, ndlr*], moins hiérarchisée que les autres universités, était au premier rang et j'étais dans la rue avec les étudiants. À un moment donné, les étudiantes ont dû se dissocier de la lutte générale parce que les associations étudiantes n'étaient pas spécialement ouvertes aux



CC Charlie J

“C’est ce que l’on demande aux femmes : porter tout l’édifice social, sans bouger, et rester un ornement ! Mais si les femmes bougent, l’édifice vacille, ou s’écroule, et c’est une autre image extrêmement puissante.”

revendications des femmes. Le droit de parole était monopolisé par les hommes, comme le fait de porter les banderoles en première ligne, etc. Les éditions du remue-ménage m’ont ensuite demandé d’écrire sur les filles de la grève. J’ai refusé ; je trouvais que ce livre-là devait être écrit par les étudiantes elles-mêmes. Par contre, j’avais ce projet qui me turlupinait sur les filles en série.”

Et ces étudiantes ont réussi à se faire entendre ?

“Elles ont organisé certaines actions politiques entre femmes et se sont fait entendre différemment. Un spectacle dont les bénéficiaires devaient aller en soutien au mouvement avait été organisé par des humoristes. Les étudiants étaient ravis, les étudiantes un peu moins : l’argent allait être récolté grâce à des blagues sexistes, homophobes et racistes. Elles ont alors orchestré une manifestation devant les portes du théâtre et se sont déguisées en mimes, visages blancs, chandails rayés, toutes pareilles. Elles portaient des panneaux avec les citations misogynes de ces humoristes. Une action forte, jouant la sérialité silencieuse, portant les mots des autres : c’était une belle image.”

Comme celle des Cariatides ouvrant votre livre...

“Ces femmes sculptées sont un ornement architectural, un accessoire décoratif du temple, et en même temps les piliers porteurs de tout l’édifice. C’est ce que l’on demande aux femmes : porter tout l’édifice social, sans bouger, et rester un ornement ! Mais si les femmes bougent, l’édifice vacille, ou s’écroule, et c’est une autre image extrêmement puissante. Il est intéressant de savoir qui bouge. Comment on bouge ? Et que se passe-t-il si on bouge toutes ensemble ?”

Vous montrez dans votre essai que le phénomène de série induit la reproduction mortifère du même ; vous pensez qu’il peut aussi construire un espace de solidarité entre femmes ?

“Il y a des femmes à l’intérieur de chaque femme, comme dans les poupées russes, les matriochkas. Et peut-être encore mieux que des femmes, des filles. Cet appel à la solidarité sous-tend le livre, pour contrer ce cliché qui dit que la solidarité entre femmes est impossible. C’est sûr que si on apprend ça aux filles dès le plus jeune âge, il n’y aura jamais de solida-

rité féminine. Quelqu’un comme Nelly Arcan², par exemple, dans ses livres, endosse et dénonce cette posture : elle veut être celle qui brille le plus, mais ce faisant elle éclaire cet état de fait qui met en rivalité les femmes les unes avec les autres, les empêche de s’unir. À mon avis, s’il y avait solidarité, il y aurait rébellion.”

Vous parlez à plusieurs reprises de fascisme ; pour vous, notre société est fascisante ?

“C’est un fil rouge. Ce que je dis, j’y crois, et en même temps, c’est une provocation. Notre société n’est pas nazie au sens strict du terme, mais j’essaie d’éclairer des parallèles pour nous mettre en garde. On pense que quand on formate, quand on “animalise” les femmes, dans le cas des *Bunny’s* par exemple, c’est une démarche innocente ou naïve. *Playboy* a imaginé cette femme-lapine, on pourrait voir cela comme quelque chose de ludique qui ne porte pas à conséquence... Ce que j’essaie de démontrer, c’est que toutes ces petites choses sont importantes : on nous dit de cette façon, à nous les femmes, quelle est notre place dans la société, quelle place on nous accorde. Et le message est double, il faut que les femmes soient sexy, mais si tout à coup elles se mettent derrière la caméra, font des films pornos, par exemple, c’est inacceptable.”

Dans la série télévisée *Girls*³, l’imperfection devient-elle le lieu de libération ?

“Dans *Girls*, il y a deux modèles : la “girl”, évidemment, et la “lady”. Les héroïnes ne veulent surtout pas devenir des “ladies”, mais rester filles – entre petites filles et femmes –, rester dans un devenir, quelque chose qui n’est jamais accompli ou terminé. La série *Girls* refuse l’écueil capitaliste, raciste et sexiste, à l’inverse de la série *Sex and the City*, qui a fini par sombrer dans les trois. Le social va toujours essayer de vouloir faire taire les filles...”

Vous êtes mère d’une fille de 12 ans ; comment faites-vous avec elle ?

“On m’a beaucoup posé cette question. Quand on est féministe, on se demande fatalement comment éduquer sa fille. Je lui achète de tout, en fait, parce qu’il y a beaucoup à inventer avec les objets. Elle a eu des robes de princesse, du rose. Je lui parle des objets, elle attrape des choses. J’essaie de trouver un moyen de dire ce que je pense sans la heurter, lancer le truc et laisser aller... Si on se crispe, ça ne marche pas. Il est dangereux d’essayer de la formater pour qu’elle devienne ce que l’on veut, féministe ou non.” ■

1 *Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot*, Les éditions du remue-ménage 2013.
2 Écrivaine québécoise, auteure notamment de *Putain* (2001) et *Folle* (2004), qui s’est suicidée en 2009.
3 Série télévisée américaine au sujet d’un groupe de filles, créée par Lena Dunham en 2012 et dont elle joue aussi Hannah, le personnage principal.